



École secondaire Monique-Proulx

LE PRINCIPE DU CUMSHOT

Réflexion de Lily-Boisvert



LECTURE COMPLÉMENTAIRE

LE PRINCIPE DU CUMSHOT...

Une analyse féministe de la ségrégation sexuelle... ou comment le désir des femmes a été piraté et détourné de leur intérêt à elles...

Résumé

On est forcé d'admettre que le désir de l'homme hétérosexuel est prioritaire et normalisé, tandis que les femmes sont dressées de manière à ce que leur désir à elles donne préséance à l'intérêt sexuel masculin. Le désir des femmes est rétrogradé et, par la bande, elles sont priées de souscrire à toute une série de règles :

- Elles doivent se laisser objectifier, et ne pas objectifier les hommes (qui sont des sujets agissants)
- Leur désir doit survenir après le désir masculin, et en dépendre.
- Leur tenue et leur allure seront très différenciées, un feu d'artifice qui envoie en continu des stimuli visuels
- Elles auront à se montrer pures et soumises dans leurs attitudes, comme dans leur apparence
- Etre aguichantes et laisser planer la promesse qu'elles se transformeront magiquement en salope
- Et lorsqu'un pénis se pointera, il leur faudra tenter d'atteindre l'orgasme par le vagin.

On demande aux femmes d'adapter leur désir à tous ces fantasmes projetés sur elles. On exige qu'elles s'en délectent et on leur interdit de chercher à créer leurs propres scénarios. Leur vocation n'est pas de «salir» les hommes, mais d'être salies par eux. La sexualité, telle que nous la concevons et la représentons, est un élan qui part des hommes et finit sur les femmes, condamnées à la fonction de cible, de réceptacle à désir.

C'est ça, le principe du cumshot. C'est l'idéologie dominante. Un univers où le désir des femmes se cristallise autour de l'hyperconscience du corps et où elles doivent composer avec la culture du viol, le slutshaming et avec les contradictions que tout cela implique. Pour abolir le principe du cumshot, il faut couper à la racine les clichés qu'il propage. Il faut donner aux femmes le même pouvoir politique et économique qu'aux hommes et les laisser produire autant d'œuvres culturelles. Les hommes doivent consentir à être l'objet du désir des femmes et se servir de leur corps pour leur envoyer des stimuli visuels. Il faut cesser de voir le sexe comme quelque chose d'avalissant, développer de nouveaux schémas sexuels qui feraient enfin fi de notre passé judéo-chrétien et qui ne se rapporteraient plus à la culpabilité et à l'impureté. Il s'agit de rendre son intégrité au corps féminin en cessant de le voir comme plus obscène que celui des hommes. Il faut faire du sexe quelque chose de positif et mettre un terme à la ségrégation sexuelle. Les modes masculines et féminines doivent cesser d'être des prisons symboliques et fusionner.

Quand on formate le désir des femmes, c'est leur personnalité, leurs rêves, leurs ambitions qu'on formate aussi. Défier cette idéologie implique de repenser de larges pans de notre fonctionnement social. Cela revient à remettre en question des coutumes et des symboles qui donnent énormément de sens à nos vies. Mais si l'on prétend vraiment atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes, il faut nécessairement abolir le principe du cumshot et les clichés sexuels qui le soutiennent. Parce qu'aujourd'hui, sous leur emprise, les femmes se font réellement... fourrer.

LES PRINCIPALES COMPOSANTES DU PRINCIPE

COMPOSANTE #1 - La passivité féminine

Le sexe est grandement codifié, c'est une affaire de traditions peu discutées, peu étudiées et forcément peu remises en question. L'homme et la femme adoptent des rôles bien précis, conformes à ce qu'on attend d'eux : l'homme est un chasseur et la femme une proie. Un rapport actif-passif : le désir est un élan qui part de l'homme et qui aboutit sur la femme (référence à la porno : le plan d'éjaculation).

La femme est une cible et une cible c'est passif : sa fonction est de recevoir la charge. Celui qui lance le projectile, est bien sûr actif. Ne pas se conformer à cette composante risque de nous rendre inconfortables : on craindra le jugement des autres. Et on adopte des règles de conduite sans réfléchir...

**L'HOMME EST UNE PERSONNALITÉ ENTIÈRE
LA FEMME N'EST QU'UNE IMAGE**

Le rôle de l'homme



- Faire les premiers pas
- Faire rire et divertir

-l'humour a un rôle prépondérant dans la séduction : L'homme cabotine (domination), la femme, elle, rit (soumission).

- **Entreprendre et diriger les relations sexuelles** (porno... l'homme fourre et la femme est fourrée)

Les femmes n'attendent pas des hommes qu'ils séduisent systématiquement avec leur corps. La séduction peut très bien opérer avec d'autres attraits sécurisants, généralement liés au pouvoir/domination : humour affûté, notoriété publique, culture générale impressionnante, richesse, prestige professionnel.

Le rôle de la femme

CLICHÉ 1 - *Rendre son corps le plus attirant possible*

La première étape pour l'homme est de choisir sa proie en repérant la meilleure cible potentielle selon les standards de la beauté en vigueur.

Les femmes intègrent dès l'enfance que leur apparence physique joue un rôle fondamental dans la manière dont on établit leur valeur en tant qu'être humain. Conséquemment, elles vont accorder une grande importance à l'entretien de leur image. L'impératif «d'être belle» se fait sentir partout : mode, maquillage, teinture, chirurgies... L'attention démesurée que nous portons tous au physique des femmes les place automatiquement en position d'objet durant la dynamique de séduction.

Une femme, pour être séduite par la personnalité de l'homme, son humour, son prestige, sa richesse ou son intelligence, devra prendre le temps de le connaître et l'aborder comme un être complet. Pour le chasseur, l'homme, un physique féminin conforme à ses attentes peut suffire à son éveil sexuel.



CLICHÉ 2 - *Résister (ou ne pas résister) aux approches désirées OU non désirées.*

Femme habillée sexy : mode de séduction passive. L'homme peu ou non l'interpréter comme un feu vert. Raison pour laquelle certains hommes réagissent mal lorsque l'objet de leur attention les rejette ou l'ignore (agace! salope! pute!).

On attend des femmes une certaine résistance aux avances des chasseurs. Une femme est dite «bien» si elle ne laisse pas avoir trop aisément. Elle doit être à la fois sensuelle, mais pudique. Une femme qui dépasse les limites sera jugée sévèrement. Etre trop entreprenante, voire trop facile, risque qu'on lui laisse l'étiquette de la nymphomane qui n'est bonne qu'à baiser. En contre partie, notre culture considère que les femmes ont le devoir de rester sexuellement disponibles. Une sorte de «lost-lost».

CLICHÉ 3 - *Haleter, crier et grimacer au lit.*

...mais l'homme lui reste silencieux ! Dans la pornographie ou à la télévision, une femme qui fait l'amour ou qui se masturbe fait toujours du bruit, beaucoup de bruit ! Sa jouissance doit être audible et visible, cela fait partie intégrante de son rôle : montrer à l'homme qu'il est la source de son plaisir. L'homme lui n'a pas besoin de se donner en spectacle... cela serait d'ailleurs bien différent si la femme revendiquait un rôle beaucoup plus actif dans les ébats sexuels.

LES CONSÉQUENCES DES CLICHÉS DE LA SÉDUCTION SUR LA LIBIDO DES FEMMES

La libido des femmes demeure en latence, soumise au regard des hommes. L'attention disproportionnée qu'on accorde à l'apparence des femmes et à la personnalité des hommes fait en sorte que l'excitation sexuelle chez les deux sexes n'est pas générée par les mêmes choses.

L'obsession collective pour le physique des femmes entraîne une fétichisation importante du corps féminin. Seins. Fesses. Bouche. Jambes. Pieds. Chevelure. Le corps des hommes, pendant ce temps, ne fait pas l'objet d'un tel culte. Puisque dans notre culture, le physique des femmes est davantage mis de l'avant, les hommes reçoivent beaucoup plus de stimuli sexuels visuels. En tant que femme, il est, dans ces circonstances, beaucoup plus rationnel de chercher à maximiser son pouvoir de séduction afin d'augmenter le plus possible le nombre d'hommes qui seront tentés de nous approcher.

C'est toute la différence entre la libido féminine et la libido masculine : l'homme aura des idées sexuelles le premier puisqu'il est le maître de cérémonie. Il anticipe l'action et l'amorce. Qui plus est, la chasse créera un sentiment d'urgence chez lui. Son adrénaline montera dès qu'une femme proie semblera ouverte à son approche; il voudra rapidement saisir l'occasion de crainte quelle ne change d'avis et ne le fuie. Ce sentiment d'urgence, cette peur de ne pas atteindre la cible, risque de faire croître son désir à un rythme plus rapide que celui de la femme.

Bien sûr, les hommes vont aussi chercher à valoriser l'amour-propre des femmes qu'ils veulent séduire : ils les complimenteront sans doute sur leur apparence pour les mettre dans de bonnes dispositions. Or, cette valorisation du physique est à double tranchant car elle peut aussi créer un sentiment d'insécurité chez les femmes lorsque vient le temps d'avoir une relation sexuelle. Quand on est nu, notre corps n'a pas nécessairement la même allure que vêtu, et les femmes en sont conscientes. « Me trouve-t-il toujours

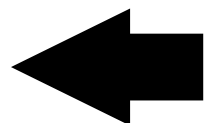
belle maintenant que je suis nue? Maintenant que je n'ai plus de soutien-gorge? Voit-il ce bourrelet? Mes cheveux sont-ils encore bien coiffés? Mon maquillage a-t-il coulé ? » Autant de réflexions qui émergeront dans l'esprit de celles qui se souviennent de l'importance qu'a eu leur physique durant la phase de séduction. Pendant ce temps, les hommes ne se sentiront pas moins drôles ou moins intéressants parce qu'ils se trouvent nus. Leurs « compétences » ne sont simplement plus en jeu. Durant l'acte sexuel, ils auront l'esprit plus libre. Ils peuvent eux aussi avoir des complexes par rapport à leur corps, mais ils ont l'assurance que leur pouvoir de séduction ne dépend pas principalement de ce facteur. Ainsi, leur désir ne sera pas entravé par ces considérations. De plus, la manière dont notre culture crée et alimente des complexes physiques chez les femmes a pour effet de placer leur estime personnelle entre les mains des hommes. Face aux complexées qui ne demandent que leur approbation, ces derniers détiennent l'immense pouvoir de les rassurer ou encore de les fragiliser davantage en ne leur donnant pas l'approbation tant attendue.

Dans un cas comme dans l'autre, que leurs verdicts soient rassurants ou accablants, notre culture, qui entretient soigneusement les complexes corporels des femmes, place celles-ci en situation de dépendance vis-à-vis des hommes. De fait, la femme qui n'aime pas son corps donne la latitude à son partenaire de lui « apprendre à l'aimer » en le complimentant et en le chérissant à sa place. Ironie du sort, les complexes corporels dont souffrent les femmes ont été si efficacement et durablement implantés dans leur tête que, même lorsqu'un homme tente de les rassurer en y mettant tous les efforts, il faillit souvent à la tâche.

Bien sûr, les hommes peuvent aussi vivre leur lot d'angoisses au lit, mais elles seront la plupart du temps liées à leurs performances sexuelles (capacité d'obtenir et de maintenir une érection; capacité de donner un orgasme, etc.). Ce qui nous ramène encore une fois à leur rôle, actif et agissant. Si les hommes peuvent craindre d'être humiliés par une mauvaise performance, les effets du rôle passif qui incombe aux femmes risquent quant à eux de s'avérer carrément dangereux pour leur sécurité.

LA PASSIVITÉ FÉMININE DANS LA CULTURE DU VIOL

La culture du viol est la propension à banaliser les agressions sexuelles. Ce que l'on passe sous silence, c'est la dynamique sexuelle inégalitaire qui met en place le contexte permettant l'existence de la culture du viol.



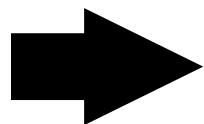
Avant

quand nos représentations sexuelles érotisent les agressions sexuelles contre les femmes, ou quand, tout simplement, on objectifie ces dernières.



Pendant

quand l'agresseur normalise ses abus et qu'il fait douter la victime de la légitimité de ce qu'elle ressent



Après

quand on vilipende et ignore la victime

La question du rôle passif des femmes dans la sexualité est intrinsèquement liée à la culture du viol. Si on ne s'efforce pas aussi de remettre en cause la vision traditionnelle de la sexualité hétérosexuelle et la manière dont celle-ci rend les femmes vulnérables, les taux d'agressions sexuelles vont probablement rester inchangés.

Introduire et renforcer dans la culture la notion de consentement est tout à fait valable, mais ce n'est pas suffisant. Il faut aussi valoriser la notion de réciprocité dans les interactions sexuelles, (accepter que les femmes puissent aimer et désirer la sexualité) afin d'abolir la perception que les femmes sont des réceptacles à désir et mettre ainsi un terme à la normalisation de leur passivité. Les signes d'un consentement passif ne sont pas aussi clairs que ceux d'un consentement actif (comme le fait d'aller vers l'autre, de le toucher, de le déshabiller, etc.), (il faut en ce sens normaliser aussi la passivité de certains hommes et célébrer l'initiative sexuelle féminine).

Cette manière de voir la séduction féminine comme intrinsèquement passive fait dire à bien des gens que, si une femme n'a pas dit explicitement «non» à une action entreprise par un homme, ou encore, ne s'est pas débattue lorsqu'on a pris possession de son corps, on peut légitimement considérer qu'elle était consentante (parce qu'elle est culturellement considérée comme passive). Le fait qu'elle n'ait pas participé activement à la relation sexuelle supposément consentie ne semble pas problématique... (ce qui n'aide pas les hommes qui ont naturellement de la difficulté à identifier le plaisir de l'autre).

C'est de ce piège que les défenseurs du consentement verbal tentent de nous affranchir, en faisant valoir qu'un consentement doit être clairement affirmé et qu'il n'existe pas de consentement implicite. Cela pose problème dans les faits, puisque chaque geste posé par l'initiateur doit être consenti... et que, légalement, le consentement pourra être retiré à tout moment. Si l'on veut vraiment respecter la procédure du «sans oui, c'est non», il faut que la personne qui mène la barque au lit (l'homme) demande, tout au long de l'activité sexuelle : «Puis-je faire ceci ? Puis-je continuer de le faire ? Et ceci ? Puis-je le faire aussi?»... et que la proie réponde sans cesse à ces questions : «Oui. Oui. Oui...»

C'est pourquoi bien des gens de bonne foi se montrent réfractaires à cette manière de concevoir le consentement, parce qu'ils la trouvent infantilisante ou estiment qu'elle est un éteignoir. En effet, tous les jours, des partenaires sexuels donnent et retirent leur consentement face à certains gestes, sans que cela pose problème, même si leurs modes de communication ne sont pas verbaux.

Disons aussi que la plupart des hommes sont tout à fait aptes à reconnaître un consentement, fut-il non verbal. D'autres, cependant, tirent avantage du mythe de la passivité sexuelle intrinsèque des femmes pour les agresser. Aux yeux des agresseurs, un corps de femme est un corps à prendre. C'est un réceptacle à éjaculation, une chaîne d'assemblage à fantasmes. Une femme est une poupée masturbatoire et il est convenable qu'elle soit amorphe.

Ces deux extrémités du spectre peuvent nous aider à comprendre la réaction craintive de plusieurs hommes hétérosexuels aux discours sur le consentement. Les hommes savent que, puisqu'ils sont ceux qui prennent l'initiative des relations sexuelles, il leur appartient de s'assurer du consentement de leurs partenaires. C'est à eux qu'il incombe de «se surveiller».

Inversement, rares sont les femmes qui craignent de violer. Mais il est plutôt facile de ne pas brimer le consentement de l'autre lorsqu'on n'entreprend pas les relations sexuelles et qu'on ne les dirige pas non plus.

Des femmes se montrent elles aussi réfractaires à la notion du consentement affirmé (l'idée qu'il faille explicitement dire « oui » à une relation sexuelle) parce qu'elles aiment justement se voir comme des proies et parce qu'elles aiment que les hommes les pourchassent de leurs avances. Elles consentent à ce qu'on ne se soucie pas de leur consentement. C'est certes un paradoxe, mais un paradoxe envisageable lorsqu'on adhère à la logique de la séduction prédatrice et que c'est précisément ce qui nous excite. Ce désir ne pose pas forcément problème. Une femme qui annonce à un homme qu'il peut agir « comme il veut » avec elle exerce sa liberté. Mais elle aurait tort de demander que son souhait individuel soit perçu par l'ensemble des hommes comme la volonté de l'ensemble des femmes.

Ce qui est problématique, ce n'est pas qu'une personne en particulier puisse aimer être pourchassée avec insistance. C'est le fait qu'on interprète cette envie comme une généralité qui s'applique à toutes les femmes. Ce qui est problématique, c'est que d'être femme prédispose à être agressée, parce qu'une femme est considérée par défaut comme un réceptacle passif de l'attention et des approches masculines.

COMPOSANTE #2 - Le culte culturel et biologique de la «nymphette»

Il est commun de penser que les hommes sont programmés biologiquement dans leur attirance pour les jeunes femmes (pour leur évidente fertilité et naïveté). Néanmoins bien des codes culturels viennent amplifier artificiellement ce mythe que l'homme doit désirer l'archétype de la femme-enfant. Force est de constater que la majorité des signes physiques communément considérés comme sexy évoquent l'enfance (soit une période où les femmes ne sont pas fertiles).

L'idéal de la jeunesse prépubère des femmes :

- L'absence de poils, notamment dans la région génitale (issu de la porno).
- Silhouette filiforme et des hanches étroites.
- La valorisation de la blondeur.
- Les yeux disproportionnés.
- Le lissage de la peau.
- La libioplastie.
- Le petit nez et les lèvres pulpeuses.

Chez les femmes, cette tendance est complètement renversée. Majorité d'entre elles ne sont pas typiquement attirés par des partenaires plus jeunes, bien au contraire. Pourquoi ? Il semblerait qu'elles seraient davantage sensibles aux qui peuvent leur «procurer des ressources» ou assurer leur sécurité. Aujourd'hui, les femmes sont conditionnées à jeter leur dévolu sur des hommes plus âgés, comme les hommes le sont culturellement à désirer les femmes plus jeunes... En effet, le traitement culturel des signes du vieillissement, dans les sociétés modernes où il y a accumulation des ressources, diffère énormément selon que la personne vieillissante est un homme ou une femme. Chez les hommes, ces

changements ne sont pas forcément connotés de manière négative. On fait rimer le vieillissement masculin avec le prestige, la compétence et la crédibilité. La dégénérescence du corps masculin est compensée sur le plan du sex-appeal par une amélioration du statut social. Notre questionnaire demeure donc intact : pourquoi les hommes montrent-ils une préférence marquée pour la jeunesse en matière de sexe, alors que les femmes ne semblent pas être attirées massivement par les hommes plus jeunes ? Comment expliquer que le phénomène des Cougars, dans nos sociétés, ne soit pas plus répandu ? Pourquoi les caractéristiques physiques rappelant l'enfance (donc un état infertile) sont-elles synonymes de sex-appeal chez la femme ? Et pourquoi les signes d'une grossesse passée ne sont-ils pas considérés comme sexy ?

Si nos préjugés culturels encouragent les hommes à valoriser la jeunesse des femmes, c'est en bonne partie parce que la jeunesse est aussi un gage de soumission. La maturité incarne l'autorité, et notre société patriarcale a fait en sorte que le couple hétérosexuel soit constitué d'une composante dominée, féminine (soumise et pure), et d'une composante dominante, masculine.

COMPOSANTE #3 - La Pureté : l'innocence, la matière première de la salope

Dans le principe du *cumshot*, il ne suffit pas que la femme soit une cible. Il est aussi très important que cette cible soit pure pour qu'il soit excitant de la salir. Nos scénarios sexuels s'appuient sur l'idée que la femme, dans son essence, est intacte, ingénue, vertueuse, et que l'homme a le pouvoir de la corrompre avec le sexe.

Nous sommes obsédés par cette idée de rendre impur ce qui est pur. Le cliché de la femme à profaner sert de fantasme à énormément de gens pour atteindre l'excitation sexuelle. Cela explique en bonne partie pourquoi, culturellement, nous faisons une fixation sur la jeunesse des femmes. Plus une femme sera jeune, plus elle sera pure, donc « salissable », et plus elle correspondra à ce que nous trouvons érotique.

Sauf qu'il ne suffit pas d'être pure. Dans ce scénario fantasmagorique dominant, il faudra ultimement que la figure de la femme, innocente à l'origine, finisse par se vautrer dans la luxure. Voilà l'issue idéale. C'est ce point de bascule entre l'innocence et l'abandon que nous recherchons. Nous aimons le contraste entre l'archétype de la femme douce et naïve et celui de la femme dépravée par le sexe.

Un très grand nombre de vidéo pornos s'articulent autour de ce scénario de la femme que l'on corrompt. C'est évidemment un schéma très néfaste dans ce qu'il dit sur le consentement sexuel des femmes, car il implique qu'il n'était pas donné au départ. Cela dit, même dans le cadre d'un jeu, le message reste le suivant : la femme doit dire qu'elle aime ce qu'on lui fait, et que de ce fait, elle est une salope.

Le terme «Salope»

«Salope» : Une salope est une «femme facile, de mauvaise vie, qui recherche le plaisir sexuel». Quand on cherche les synonymes de ce mot, on obtient : «délurée, libertine, dévergondée, pute, etc.». Si on

s'attarde à la définition du même mot au masculin, *salaud*, on obtient des significations qui couvrent un tout autre champ lexical : « homme méprisables, moralement dégoûtant, déloyal, malhonnête ». Pour les synonymes, on a « personne méchante, bête, chien, démon, etc. ». La dénomination reste péjorative, mais le sens sexuel en est évacué. Un *salaud* (ou un *salopard*) est un homme qui a un comportement jugé mauvais. Une *salope* est une femme qui a un comportement jugé mauvais *par rapport au sexe*.

Pourquoi cette différence ?

Le risque d'adopter un comportement sexuel déshonorant pour un homme hétéro n'existe littéralement pas dans le langage. Cette notion ne vaut que pour les femmes. L'expression a été pensée pour elles. Parce que le devoir de pureté n'existe que pour les femmes.

Chez elles, les clichés sexuels valorisent l'inexpérience, la jeunesse, la bienséance, la modestie, la réserve et la naïveté, toutes caractéristiques qui évoquent la pureté. Mais, ce n'est pas tout. L'idée de la pureté d'une femme doit coexister avec son désir sexuel. Parce que les hommes ne veulent pas réellement quelles soient totalement pures (la peur de la comparaison de performance ou de ne pas être le premier à la féconder?). Notre libido à tous, conditionnée par un héritage judéo-chrétien et patriarcal, se nourrit de cette tension entre le «oui» de la dévergondée et le «non» de la fillette sage que les femmes doivent afficher devant les sollicitations sexuelles.

Les hommes, pourtant, ne perdent rien en pureté dans la sexualité parce qu'on n'attend pas d'eux qu'ils soient chastes à la base, au contraire, l'expression de leur désir sexuel ne nuit à leur image.

La femme, elle, doit être une petite coquine. Lancer des œillades séductrices en rougissant. S'habiller sexy tout en sachant cacher «l'essentiel». Elle doit à la fois protéger son [image et se montrer sexuellement disponible dans son apparence]. En conséquence, les femmes doivent composer avec une double pression : évoquer l'innocence et éveiller le désir sexuel. Le fantasme de la pureté condamne les femmes et leur libido à une grande incohérence.

Le «Slutshaming» et l'internalisation misogyne

Comme on l'a vu, le devoir de pureté nécessite la mise en place d'un code de conduite précis à leur attention exclusive : «*Soyez jeunes, soyez naïves; n'exprimez pas directement vos envies sexuelles et ne sexualisez pas les hommes qui vous plaisent; surtout, soyez pudiques, ne soyez pas vulgaires, n'exposez pas trop vos corps*». Advenant que les femmes cessent de se conformer à ces exigences, elles ne seront plus pures, et la possibilité de les corrompre s'évanouira. Pour que le fantasme de la transgression se perpétue, les femmes doivent obéir coûte que coûte au devoir de pureté. C'est pour cela qu'on a inventé le *slutshaming*.

Slutshaming est un mot anglais qu'on traduit parfois par l'expression «stigmatisation des salopes». Plus explicitement, il s'agit d'un rappel à l'ordre dirigé contre une femme (ou un groupe de femmes) pour tenter de lui faire ressentir de la honte en lien avec ses comportements ou son aspect physique, parce qu'on juge qu'ils outrepassent les limites de la décence attendue d'elle. Le *slutshaming* est un rappel à l'ordre diffamatoire, condescendant, insultant ou carrément haineux à l'endroit des femmes.

Il s'agit évidemment d'une construction sociale. Au début de leur vie, les humains vivent bien avec leur corps. Les bébés et les jeunes enfants ne sont jamais embêtés par leur apparence ou par leur nudité. Ils n'ont pas de complexes et ne ressentent pas de honte. Le dégoût du corps survient plus tard.

Quand on parle de *slutshaming*, on pense souvent à l'intimidation entre femmes, quand une femme en juge une autre sur une caractéristique en lien avec sa sexualité ou son apparence, mais selon les statistiques du think tank britannique Demos, qui a recensé des milliers de messages injurieux contenant les mots « salope » (*slut*) ou « pute » (*whore*) sur Twitter, les hommes utilisent tout autant ces insultes contre les femmes. Les hommes et les femmes auront des raisons différentes d'intimider verbalement d'autres femmes, même si leurs motivations sont dans les deux cas intimement liées au contrôle social et au devoir de pureté auquel on veut que les femmes se soumettent. Je regrouperai ces motivations connexes en deux catégories : l'élitisme, la jalousie.

L'élitisme

Le *slutshaming* peut servir à asseoir la supériorité de l'élite sociale sur les femmes des classes populaires. Des sociologues de l'Université du Michigan qui ont suivi le parcours d'étudiantes entrées à l'université en 2004 ont pu observer que les jeunes femmes issues de familles riches utilisaient le terme « salope » à l'endroit des collégiennes de milieux défavorisés pour s'en dissocier en ridiculisant leurs vêtements ou leur attitude. Ce constat portait sur des jeunes femmes qui se stigmatisaient entre elles, mais un homme peut tout autant s'adonner au *slutshaming* par élitisme. C'est le cas lorsque l'un d'eux se vante de préférer les femmes qui s'habillent de façon « élégante » à celles qui le font de façon « vulgaire », sans réaliser que l'élégance et la vulgarité sont une question d'adhésion aux codes de la mode de l'élite et que, commodément, c'est l'élite qui détermine ce qui est jugé érotique et noble, ou pornographique et grossier. C'est elle qui trace la limite du bon goût.

La jalousie

Le *slutshaming* peut être lié à la jalousie chez les deux sexes lorsqu'il trahit un sentiment de hargne envers une femme. Par exemple, une femme qui ne désire pas s'habiller de manière sexy ou adopter un certain comportement sexuel peut ressentir de la jalousie si une autre affiche ce comportement et en retire des avantages (comme de l'attention). Chez les hommes, le ressentiment peut lui aussi conduire à ce phénomène sexiste. Ceux qui n'ont pas de vie sexuelle peuvent stigmatiser les femmes qui ont des rapports avec d'autres hommes qu'eux (ex. Incels).

En définitive, le *slutshaming* est une forme de conservatisme sexuel. Il est le symptôme de la peur du changement. Par exemple, une femme qui, toute sa vie, a cru à l'importance de rester vierge jusqu'au mariage, sera heurtée par l'idée que sa fille, elle, ne demeure pas chaste. De la même manière, celle qui n'a jamais porté de leggings à

COMPOSANTE #4 - La prohibition du corps des femmes

Prenons l'exemple des codes vestimentaires auxquels sont tenues les étudiantes dans les écoles secondaires. Les adolescentes qui font les manchettes en contestant ces règles (soit parce qu'elles refusent de porter un soutien-gorge, soit parce qu'elles dénoncent un renvoi abusif pour une jupe jugée trop courte, etc.) illustrent bien cette dynamique.

Les directions de ces écoles, en écrivant noir sur blanc dans leurs règles de conduite que les filles doivent cacher telle ou telle partie de leur corps, contribuent donc à les érotiser. À leur défense, on peut répondre que les jeunes filles sont déjà perçues comme érotiques dans la société. C'est vrai. La culture sexiste ambiante a tôt fait de sexualiser les adolescentes, et bien plus activement que leurs écoles.

La culture ambiante incite les jeunes filles à projeter une grande disponibilité sexuelle. Les adolescentes sont les femmes les plus ciblées par le *slutshaming*. C'est à elles en premier que les institutions sociales tentent d'imposer le devoir de pureté, parce que c'est de l'image de la jeune fille que ce fantasme se nourrit. Les adolescentes sont mises entre l'arbre et l'écorce. D'une part, les institutions leur commandent d'être pudiques, sages, douces, élégantes, soignées et gentilles. On veut qu'elles attendent l'amour avant de perdre leur virginité. On souhaite que la sexualité soit pour elles une affaire de sentiments et qu'elles prennent cela très au sérieux.

On bombarde donc les adolescentes de messages culturels contradictoires, qui leur ordonnent à la fois de montrer leur corps et de le cacher. D'être « pure » et d'être « impure ». La combinaison de ces exigences génère une tension sexuelle, au détriment de la santé psychologique des jeunes filles, qui est prise d'assaut dans ce processus.

En disant aux filles de cacher leur corps ou en leur disant de l'exhiber, on [on sème la confusion et on les empêche de se mobiliser pour revendiquer leurs droits politiques].

L'HYPERCONSCIENCE DU CORPS

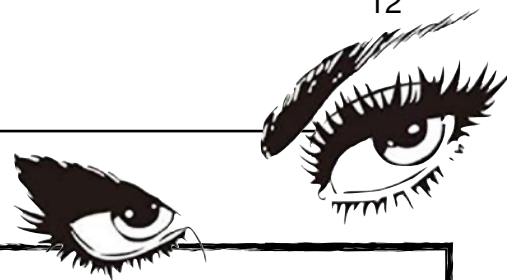
[Cette confusion a un impact sur la vie sexuelle des filles]. Cela a d'abord pour conséquence de les rendre hyperconscientes de leur corps. Comme les femmes doivent constamment prendre garde de ne pas dépasser les limites tout en jouant avec elles, elles deviennent des expertes, voire des obsédées de l'image. La conscience de tous ces yeux constamment rivés sur elles les empêche aussi de se ficher de ce dont elles peuvent avoir l'air, comme les hommes peuvent le faire.

Des sexologues m'ont confirmé que les femmes «décrochent» facilement au lit. Elles ont plus de difficultés que les hommes à vivre le moment présent. Il serait très facile de dire à une femme qui éprouve ces difficultés qu'elle n'a qu'à «lâcher prise». Le fantasme de la pureté, qui exige des femmes qu'elles ne soient pas spontanément portées sur le sexe. Elles ne doivent pas le rechercher quand elles en veulent ni de la manière qu'elles le veulent. Et bien souvent, cela va si loin qu'elles ne savent pas ce qu'elles veulent, parce qu'elles ont appris que c'est aux hommes qu'il revient de désirer. Le fait qu'elles évoluent dans un univers qui ne leur propose que très peu de fantasmes spécifiquement conçus pour elles ne facilite pas les choses non plus.



C'est dans ce contexte que les femmes adoptent par défaut les fantasmes imaginés par les hommes, pour les hommes, mais où un rôle est néanmoins prévu pour elles : en l'occurrence, celui de la femme pure censée se transformer comme par magie en salope au contact d'un pénis [et de jouir en fonction de ce que les hommes aiment et non le contraire].

Composante #5 - La ségrégation sexuelle



QUAND LES YEUX ONT SUPPLANTÉ LE NEZ

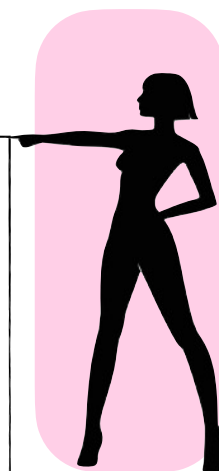
Dans le règne animal, les phéromones sont ce qui stimule la libido de la majorité des bêtes. Ces substances chimiques transmettent des informations entre les individus d'une même espèce et déclenchent l'attirance sexuelle. Les humains dégagent aussi des phéromones, mais nous sommes devenus incapables de les détecter. Situé dans notre nez, l'organe voméro-nasal, qui avait cette fonction, s'est atrophié. À la place, la culture a pris le pas sur la nature et nous avons collectivement construit notre libido autour du sens de la vue.

Ainsi, nous créons délibérément, et en continu, des symboles que nous associons à la sexualité et à la séduction. Ce sont les stimuli visuels. Les modes féminines et masculines sont conçues pour atteindre cet objectif de différenciation. Il importe aussi qu'elles soient facilement repérables, afin que tous comprennent au premier coup d'œil qu'une femme, contrairement à un homme, c'est avant tout un corps à examiner, à critiquer ou à apprécier [les femmes internalisent cet état au contact de la mode et de la porno].

LE CORPS MAGNIFIÉ

En résumé, les stimuli visuels qui attirent l'attention sur le corps des femmes et créent une tension sexuelle autour de celui-ci (rendre la femme sexuelle et vulnérable) :

- ce qui est voyant;
- ce qui est moultant;
- ce qui dévoile une surface importante de peau (vêtements courts, échantrés et décolletés);
- ce qui n'est pas portable de façon pratique (souliers ; longueur des cheveux)
- ce qui n'est pas confortable (souliers, cintrage)
- ce qui comporte un risque d'en révéler « trop » (vêtements courts, ouverts à la base comme les robes et échantrés)
- ce qui demande beaucoup d'entretien (coiffure, maquillage et pilosité)
- ce qui modifie l'aspect physiologique réel du corps (soutien-gorge, souliers, maquillage, épilation, chirurgie esthétique)



ON conditionne les femmes à suivre une voie toute tracée, dans une culture patriarcale où ce qui est féminin est associé à la sexualité, à la séduction, à la superficialité. Le problème, c'est qu'on sépare les deux sexes en leur disant qu'ils ne doivent pas présenter leurs corps de la même façon parce qu'on refuse qu'ils soient traités de la même façon. On refuse de leur donner la même valeur symbolique, sexuelle et politique.

[C'est ainsi que la ségrégation sexuelle opère].

Quelques traits distinctifs de la mode féminine qui peuvent participer à la ségrégation sexuelle

La couleur des vêtements

Plus colorés, visibles et variés que les hommes qui eux portent généralement des couleurs plus sombres et neutres.

La surface de peau couverte

Tout dans la mode féminine est plus court et expose plus peau : manches, shorts, camisoles, collets, *crop top*, etc.

Les Jupes et robes

Une exclusivité féminine dans notre culture : contribue à une hyperconscience du corps (coup de vent, jambes croisées, exposition du bas du corps).

Le moulant ou «l'ajusté»

Les vêtements féminins, plus que ceux des hommes, sont souvent fabriqués pour adhérer au corps (notamment les maillots et le soutien-gorge qui uniformise les seins et cache les mamelons socialement stigmatisés).

Les souliers

Ne tenant pas compte de la forme réelle du pied, les souliers typiquement féminins sont conçus pour mettre en évidence le bas du corps de la femme, particulièrement les fesses, en «déhanchant» sa démarche [mettant l'accent sur ses fesses].

Coiffure et maquillage

Il s'agit en fait d'une sexualisation de la tête. Le maquillage met l'accent sur les yeux et la bouche. On attend des femmes qu'elles entretiennent avec soin leur chevelure : fers plats, shampoings et fixatifs, rallonges, barrettes etc... À la télévision, avant la mise en onde, une femme doit passer 4 fois plus de temps dans la salle de maquillage que leurs collègues masculins. La couleur des cheveux est aussi un apanage plus féminin que masculin : teintures et masquer le gris (alors que les hommes ne le font pas, ou presque...).

L'entretien du poil

Partout sur le corps pour la femme. La pilosité est socialement vue comme une forme de négligence et comme un manque de féminité. La pornographie a récemment contribué à porter cette obsession jusqu'aux parties génitales [alors qu'il s'agit d'un danger pour la santé génitale].

La chirurgie esthétique

Les femmes demeurent sureprésentées dans ce domaine : 86% de toutes les chirurgies esthétiques sont actuellement réalisées sur des femmes [majoritairement sur des parties du corps culturellement associées à la sexualité].

LA FÉMINITÉ, CETTE DOUCE OBJECTIFICATION DE MASSE

L'objectification est une manière de représenter une femme ou de se comporter avec elle comme si elle n'était pas un être humain à part entière. On fait abstraction de sa personnalité, de ses désirs, de son libre arbitre, pour ne considérer que son aspect physique. Son corps devient un objet sur lequel il est possible d'agir sans se soucier de ce qui se passe à l'intérieur (émotions, réflexions, appréhensions et envies).

Dans la forme la plus caricaturale de l'objectification, on traitera littéralement la femme comme un objet de consommation. On parle souvent d'objectification quand on s'intéresse aux images publicitaires créées pour vendre des produits de consommation, mais le phénomène ne se limite pas à cela.

L'objectification ne se limite pas à la pornographie et à la fiction. Une vraie personne peut être objectifiée. Il suffit de la présenter ou se conduire avec elle d'une manière qui ne tient pas compte de ses désirs propres. Ainsi, une femme agressée ou harcelée sexuellement est objectifiée. L'agresseur se fiche éperdument des émotions de sa victime, ce qui lui permet de la traiter comme si elle n'était qu'un outil qu'il peut utiliser à sa guise, sans considération et sans respect pour son humanité.

L'objectification est une manière de soumettre la femme aux désirs de l'homme en faisant comme si ce qu'elle voulait pour elle-même n'avait aucune espèce d'importance. Ou en faisant comme si la seule chose que cette femme peut désirer... c'est de combler les besoins d'un homme. Car tout objet présuppose un sujet. Le sujet agissant, l'homme, est celui qui importe vraiment. Lui sera considéré comme un être humain complet, avec des objectifs, des envies, des désirs [qui doivent être comblés].

La mode féminine place systématiquement la femme dans le rôle d'objet à regarder. Elle est, par essence, décorative. Son but principal, sa raison d'être sera d'attirer l'attention en magnifiant son corps, en le déformant, en le colorant, en le moulant, en le cachant [ex. Hijab, Burkini], en le révélant [décolleté, croptop, legging, bikini]...

La mode masculine n'a pas cette fonction. Elle est beaucoup plus pratique et confortable. Elle n'attire pas l'attention sur le corps. Au contraire, elle le neutralise. Notre société considère que les hommes sont trop respectables pour que leur corps soit montré en spectacle, alors qu'elle n'a pas de problème à exiger des femmes qu'elles se transforment en feu d'artifice pour divertir et exciter.

La mode, en tant que vecteur de l'objectification, a un grand impact sur la manière dont les hommes perçoivent les femmes... et aussi sur la manière dont les femmes se perçoivent elles-mêmes. Car si la mode a des effets sur la façon d'utiliser les corps, elle en a aussi sur la libido. La mode féminine fait en sorte que les hommes hétérosexuels sont sans cesse exposés à des stimuli visuels qui attirent leur attention sur le corps des femmes, alors que celles qui les regardent n'ont généralement pas grand-chose à se mettre sous la dent. Une femme qui veut sexualiser un homme doit faire un effort conscient, qui va à contresens de la culture ambiante. Nos sociétés ne nous prédisposent pas à porter une attention sexuelle aux corps des hommes. Par contre, ces derniers n'ont pas d'effort à faire puisque le corps féminin est déjà érotisé culturellement. Les hommes ont une libido prémâchée. L'objectification de masse des femmes est si puissante que ces dernières, au lieu de regarder les hommes, portent plutôt attention aux autres femmes.

La première fois que j'ai pris conscience de cela, j'étais adolescente. Je me trouvais dans l'autobus en route vers l'école et j'observais les autres filles y monter. Je les regardais, elles, bien plus que les garçons. Dès que j'entrais dans une pièce, c'était la même chose : au lieu de repérer les hommes, je scrutais les femmes. Lorsque j'en ai pris conscience, j'ai commencé à porter attention à ce que les autres regardaient. Où allait le regard des gens? Sans surprise, les hommes zieutaient les femmes, plusieurs avec attention, sans gêne, avec emphase, comme s'ils voulaient qu'on les voie faire, comme s'ils prouvaient ainsi leur virilité. J'ai aussi constaté que, comme les hommes et comme moi, les femmes observaient les autres femmes. Avant toute chose, les femmes se regardent entre elles. Autrement dit, les hommes regardent les femmes et les femmes regardent les femmes. Tout le monde reluque les femmes. On attend donc des hommes qu'ils se divertissent et s'excitent à la vue des femmes... et on attend des femmes qu'elles se projettent dans le corps de leurs semblables.

Les femmes ne se dévisagent-elles pas pour se comparer entre elles? Le cliché veut en effet qu'elles soient en compétition les unes avec les autres, et ce n'est sans doute pas complètement faux. Évoluant dans un monde obsédé par leur physique, il devient important pour elles de s'évaluer mutuellement pour connaître leur «rang» aux yeux des hommes. Cette question a un impact direct sur le type d'attention qu'elles recevront ou ne recevront pas.

Comment on apprend aux femmes à ne pas objectiver les hommes

Le désir sexuel joue un rôle insoupçonné dans nos choix de vie et dans nos intérêts. C'est ainsi que, pour être attirées par un homme, beaucoup de femmes ont besoin de ressentir pour lui quelque chose qui dépasse l'attraction physique. Ces femmes sont tout simplement incapables de voir leurs partenaires comme autre chose que des personnes à part entière. Et il serait hypocrite de prétendre s'en surprendre, étant donné notre insistance à «subjectifier» les hommes.

Qu'est-ce que la subjectification? C'est le contraire de l'objectification. C'est une autre composante du principe du *cumshot* tel que je le conçois, selon lequel le désir sexuel serait un élan unidirectionnel qui part des hommes pour aboutir sur les femmes. L'homme, dans nos scénarios sexuels, est le narrateur sujet.

En effet, dans notre culture, les hommes sont systématiquement subjectifiés : c'est-à-dire qu'ils sont représentés et reconnus comme des êtres complets. Or, il est très difficile de sexualiser une personne subjectifiée sans s'amouracher d'elle, parce que le désir ressenti pour l'individu en question ne s'attachera pas seulement à son corps, mais à l'entière de son être, à sa personnalité, à son caractère, à ses intérêts, à ses talents, à ses rêves, etc.

Une femme qui voudrait se satisfaire sexuellement au sens strict pourrait se dire qu'elle ne couchera qu'avec des hommes physiquement désirables, mais dont elle n'apprécie pas nécessairement la personnalité. Le problème, c'est que cela pourrait très bien entraver son excitation, conditionnée qu'elle doit apprécier un homme dans son ensemble. Si tout chez un homme à l'exception de son physique déplaît à une femme, il est probable qu'elle ne "mouillera" pas.

En revanche, la plupart des hommes pourront très bien avoir une érection si une femme les excite sans les intéresser vraiment, parce qu'on les a entraînés toute leur vie à séparer dans leur esprit la personnalité et le physique des femmes.

La mode met si peu l'accent sur le corps des hommes. On ne veut pas que les femmes s'y intéressent de trop près : cela mettrait ces derniers dans l'obligation de faire des efforts soutenus pour entretenir et améliorer leur physique, une occupation qui exige du temps, de l'énergie et de l'argent, toutes choses qu'ils ne pourraient plus consacrer à la consolidation de leur prestige et de leur pouvoir. Les femmes, elles, doivent au contraire se montrer indulgentes et ne pas accorder leur préférence en fonction de la silhouette des hommes, mais plutôt selon un ensemble de critères directement reliés à la place que les hommes occupent dans la société.

On conditionne [ou est-ce purement biologique ?] donc les femmes pour qu'elles soient attirées par :

- le sens de l'humour et le talent des hommes (musiciens, humoristes, sportifs).
- les possessions matérielles des hommes (ils doivent faire plus d'argent).
- l'intelligence des hommes (ils produisent le savoir).
- le succès professionnel des hommes (leur prestige doit être plus grand que celui de leur compagne).
- le pouvoir des hommes (parce qu'ils sont censés diriger la société).

Parallèlement, on omet de conditionner les hommes à être attirés par les mêmes choses chez les femmes. On peut s'insurger devant le caractère injuste de cette dynamique sexuelle femme-objet/homme-sujet et proclamer que, pour renverser la tendance, les femmes n'ont qu'à se mettre à «agir comme les hommes» et à objectifier ces derniers. Mais ce n'est pas si simple.

L'objectification est d'abord et avant tout un phénomène de masse, lié à la culture. Or, les hommes bénéficient de siècles et de siècles de productions culturelles masculines qui présentent les femmes comme des objets. Une femme qui veut instrumentaliser un homme à des fins sexuelles doit faire un effort conscient et se battre contre la norme ambiante. C'est compliqué et exigeant.

Dans le cadre de la séduction hétérosexuelle, la femme-sujet sera celle que l'homme voit comme une compagne. C'est l'épouse, la conjointe, la blonde, la copine ou, à tout le moins, celle qu'on imagine dans ces rôles. Une femme jugée «méritante» par un homme «gagne» le droit d'être considérée par lui comme un être humain multidimensionnel, dont on doit écouter la parole et respecter les envies et les préférences. En effet, beaucoup d'hommes rangent les femmes dans deux catégories : les bonnes filles et les salopes. Les premières sont subjectifiées, les secondes sont objectifiées.

Une femme tombera dans l'une ou l'autre de ces catégories selon qu'un homme la jugera digne de son respect ou pas. Bien sûr, cette appréciation est complètement subjective. Une femme considérée comme respectable par un homme peut très bien être la salope d'un autre et vice versa. Un homme peut donc percevoir une femme qu'il trouve sexy comme un objet, puis, s'il apprend à la connaître et découvre qu'elle correspond à son idéal féminin, se mettre à la subjectifier et à s'intéresser à elle pour tous les aspects de sa personne.

Le désir masculin, tel qu'il est conditionné, appréhende donc, et souvent, la femme en détachant son corps et sa personnalité. On voudrait croire que cette vision masculine des femmes date d'un autre siècle, et pourtant, non. **Dans le cadre de l'étude américaine sur les relations sexuelles sur les campus, de jeunes hommes ont admis que si la fille qui leur plaît a des relations sexuelles avec eux rapidement, soit au premier ou au deuxième rendez-vous, ils la percevront moins comme une amoureuse potentielle.**

Il est intéressant de noter que ce comportement renvoie au devoir de pureté : si une femme ne prouve pas qu'elle est «pure» en s'abstenant d'avoir des rapports sexuels, elle perd des chances d'être considérée par l'homme qu'elle fréquente et de bâtir une relation de couple. Le fait d'accepter d'avoir une relation sexuelle trop rapidement la rend moins intéressante. Le sexe l'a salie, il l'a réduite à la condition de vulgaire réceptacle à éjaculat.

LES AVENTURES SEXUELLES : DEUX POIDS, DEUX MESURES

Il est désormais possible de coucher avec quelqu'un sans pour autant envisager un avenir avec cette personne. Ni mariage, ni enfants. On peut baiser sans éprouver d'amour. On peut même avoir une relation sexuelle un soir, se quitter au matin et ne plus jamais se revoir. La possibilité du sexe récréatif, autrefois impensable, représente une nouvelle norme bien ancrée dans la culture populaire. Les fréquentations. Les couples ouverts. Les *one night stands*. Tinder. Dissocier le sexe des sentiments est désormais non seulement possible, mais parfois souhaitable, en tant que signe d'émancipation pour les femmes : «Si je peux coucher avec un homme sans m'attacher à lui c'est que je suis forte, que je contrôle ma destinée et mon corps». Avoir des rapports sexuels sans éprouver d'attachement représente une preuve d'indépendance pour nombre de femmes. De prime abord, ce système de valeurs est libérateur pour tous et toutes. Il n'a rien de sexiste s'il nous permet de satisfaire nos envies et de profiter de la vie comme bon nous semble. C'est en apparence un système de valeurs neutre.

Sauf que ça ne l'est pas.

Ce système n'est pas neutre parce qu'il s'appuie sur une forte différenciation des quêtes en fonction du sexe de chaque participant. Bien qu'on nous dise qu'il est à la fois possible de vivre une sexualité sans attaches et d'avoir des relations amoureuses, on encourage chez les femmes la quête de l'amour et chez les hommes, la quête du sexe. Nous donnons des missions sexuelles distinctes aux deux sexes. Les femmes se voient confier l'objectif de former un couple et les hommes ont pour mission d'obtenir du sexe, le plus possible, et idéalement avec le plus grand nombre possible de partenaires. Chacun est poussé dès l'enfance vers sa mission genrée et, à l'âge adulte, chacun sera valorisé socialement selon sa capacité à accomplir la tâche qui lui a été confiée.

Tout cela nous ramène à l'essence même de ce qu'est le désir, soit l'impression d'un manque. Pour désirer quelque chose, il faut ressentir que nous n'avons pas encore cette chose et qu'il ne nous sera pas aisé de l'obtenir. Si les femmes ont l'impression qu'elles n'ont qu'à claquer des doigts pour qu'un homme se rende sexuellement disponible, leur désir s'en trouvera amoindri. De la même manière, chez l'homme qui tient pour acquis que celle qu'il fréquente souhaite se mettre en couple avec lui, le désir d'en former un deviendra moins présent.

Le fait est qu'il est difficile pour une hétérosexuelle de considérer qu'elle « score » quand elle couche avec un inconnu, parce que la culture dans laquelle nous vivons nous dit que lorsqu'un homme et une femme ont une relation sexuelle, c'est le premier qui obtient quelque chose. C'est l'homme qui mérite un *high five*. C'est lui qu'il convient de féliciter, de célébrer, parce qu'il a accompli sa mission. Pas la femme. La révolution sexuelle n'a rien changé au fait que le sexe donne de la valeur aux hommes et enlève aux femmes. Plusieurs études ont démontré l'existence de ce deux poids, deux mesures. Il ressort d'ailleurs de l'une d'elles que l'anticipation d'une réprobation sociale rattachée aux relations sexuelles sans lendemain avec des partenaires de passage décourage plusieurs femmes d'avoir des aventures. On décourage aussi les femmes d'avoir des expériences sexuelles en les valorisant si elles n'en ont pas (et restent donc « pures »).

Ce genre de messages ne trouve pas d'équivalent masculin dans la culture. On n'envisage pas que le sexe fasse diminuer la valeur des garçons en tant que personnes ou que la chasteté l'augmente. Au pire, quand des personnages masculins adolescents ont des rapports sexuels, on les présentera comme des *bad boys* qui abusent de la naïveté des filles. Comme si le sexe ne les concernait pas directement et n'était que quelque chose qui arrive aux filles.

Cette vision de l'expérience sexuelle façonne si bien notre imaginaire que les hommes tirent, dans la réalité, plus de profit du sexe que les femmes, leur attitude plus bouillante que la mienne, leur désir plus affirmé. En dépit de mon désir initial, la dynamique qui s'installait me ramenait à ma place : dans le rôle de la femme qui veut ralentir la cadence sexuelle. Car il est impossible de scorer avec quelqu'un qui est convaincu que c'est lui qui score, dans une culture qui dit également que c'est lui qui score.

Les hommes que j'avais courtisés, finalement, me volaient mon bonbon psychologique pour le manger à ma place.

Et cela nous replace dans le paradigme du Graal amoureux : le simple fait de vouloir et d'obtenir du sexe, en tant que femme, n'est pas satisfaisant. Ce n'est pas l'expérience de l'homme, qui peut toujours savourer son bonbon à saveur de réalisation de soi.

D'ailleurs, la manière dont nos pairs réagissent au récit de nos aventures sexuelles influence aussi notre perception du sexe hors couple. Lorsque l'approbation sociale est au rendez-vous, elle constitue un bonbon psychologique assez gratifiant pour renforcer positivement l'amour-propre de celui ou de celle qui la reçoit. Or, généralement, cette approbation est au rendez-vous pour les hommes, mais pas pour les femmes. Une femme qui raconte son histoire d'un soir à des amies risque de tomber dans le scénario suivant : ses amies l'écouteront, pour aussitôt lui demander ce qu'elle espère de la suite des choses. Est-ce qu'elle croit que le gars la rappellera ? Vont-ils se revoir ? Que fait-il dans la vie ? Sont-ils compatibles ? Bref, elles lui laisseront entendre que le fait d'avoir couché avec le gars n'est pas en soi suffisant. Pour que l'aventure les intéresse, il ne faut pas qu'elle s'arrête là. Elles espèrent une vraie histoire, le début d'un amour naissant, comme on leur a appris que les choses doivent se dérouler pour une femme. À leurs yeux, coucher avec un homme, ce n'est pas vraiment impressionnant.

Ça, c'est la partie facile.

La partie ardue est de sortir, ensemble, du principe du cumshot...